



^ Un chien peut-il être phobique ou dépressif? En tout cas, anxiolytiques et antidépresseurs sont couramment prescrits par les vétérinaires.

L'homme, seul animal doué de déraison ?

Peurs, agressivité... si les animaux présentent sans conteste des troubles du comportement, les chercheurs sont partagés pour diagnostiquer chez eux une souffrance psychique semblable à celle que connaissent les êtres humains. Voici pourquoi.

T

halie, 9 ans, est sous anxiolytiques depuis plus de trois mois. Très émotive, elle urinait partout et pour un rien, se rongait les griffes jusqu'à les éclater, léchait ses membres arrières, détruisait ses jeux et s'attaquait au moindre papier qui traînait. Bref, « elle paraissait vraiment névrosée », justifient Tiffany et Yann, ses jeunes maîtres. Ce jour-là, dans la salle de consultation, la petite chienne de race Pinscher reste pourtant sagement assise au pied de la chaise. La pilule fait visiblement son effet. Cependant, « quelques ajustements » étant encore nécessaires, Tiffany et Yann sont venus consulter Isabelle Vieira, vétérinaire comportementaliste à l'École nationale vétérinaire d'Alfort (Enva).

La scientifique pose des questions en rafale. Quel est le passé de Thalie? Comment vit-elle aujourd'hui? Quel est son tempérament? En une heure et demie, elle essaie de faire « le tour du personnage ». Et qu'on ne s'y trompe pas : même si elle ne s'adresse jamais à elle, ni ne la manipule, seule la chienne l'intéresse.

WILLIAM WEGMAN



«Il n'y a pas de souris réellement schizophrènes, leur cerveau est bien moins complexe que le nôtre !»

BRUNO GIROS

RESPONSABLE DÉPARTEMENT PHYSIOPATHOLOGIE DES MALADIES PSYCHIATRIQUES, UNIVERSITÉ PIERRE-ET-MARIE-CURIE

Elle n'hésite d'ailleurs pas à reprendre ses maîtres lorsqu'ils se risquent à interpréter les agissements de l'animal. « Il faut sortir de ces représentations anthropomorphiques, sinon vous n'allez pas pouvoir la comprendre ! », s'exclame-t-elle. Bilan d'une séance aux airs de psychanalyse, même si Isabelle Vieira s'en défend : un chèque de 129 euros, une prise d'anxiolytiques prolongée de six mois et des recommandations qui caressent le bon sens à rebrousse-poil. Pour réussir à calmer Thalie lorsqu'elle veut jouer le soir sur le lit, la vétérinaire suggère par exemple de « faire le mort », de la laisser lécher et griffer gentiment le visage de ses maîtres sans bouger le petit doigt...

Le problème, c'est que les animaux ne parlent pas. Il faut donc trouver un autre langage pour décrypter leurs comportements

Au final, Thalie est-elle réellement « névrosée » ? Autrement dit, les animaux peuvent-ils ressentir une souffrance psychique, ou faut-il croire, avec le philosophe Michel Foucault, que la folie est le propre de l'homme ? Isabelle Vieira reste prudente. « Il n'existe pas de recherche en psychiatrie animale. Nous ne parlons pas de troubles mentaux pour les animaux, car nous n'avons pas accès à leur mental, mais de



Des tests comportementaux permettent aux chercheurs d'étudier les mécanismes de la dépression chez la souris.

troubles du comportement. Les symptômes, pour un chien, peuvent être l'agression, la malpropreté, l'aboïement, la fugue, la panique... Et dans 90 % des cas, ils résultent d'une inadaptation entre l'animal et son milieu. » En l'occurrence, pour Thalie, une solitude quotidienne dans un appartement sans jardin lorsque ses maîtres partent travailler, après neuf années de vie fusionnelle avec un couple de personnes âgées. Un vrai « traumatisme », juge Isabelle Vieira. Pour soigner ces animaux malades d'un nouveau genre, la présidente de la jeune Société européenne d'éthologie vétérinaire des animaux domestiques (Seevad) prône une nouvelle approche,

« l'éthologie vétérinaire ». Celle-ci associe au regard médical (« un chat peut aussi être malpropre parce qu'il a une douleur dorsale ») l'analyse du comportement pour mieux débusquer, derrière des maux psychiques illusoire, une réaction normale à une situation particulière. « Parfois, notre diagnostic se borne à rappeler ce qu'est un chien ou un chat, constate Isabelle Vieira. Un félin qui se comporte

V L'équipe de B. Giros a obtenu une souris génétiquement modifiée possédant trop de dopamine, caractéristique des êtres humains schizophrènes. Les capacités de mémoire spatiale de celle-ci sont évaluées, afin de vérifier si elle présente, comme les schizophrènes, des déficits cognitifs. Auquel cas elle pourra servir à tester des médicaments.



comme un tigre en cage n'est pas atteint de trouble mental, il est simplement malheureux. L'agressivité fait partie de son répertoire ! »

LES MÉDICAMENTS, MONNAIE COURANTE

La notion de folie chez les animaux, domestiques ou sauvages, laisse ainsi perplexes éthologues et vétérinaires. « Je n'ai jamais vu un primate fou », affirme Bertrand Deputte, éthologiste du Centre national de la recherche scientifique (CNRS) à la retraite, qui a passé sa vie à observer gibbons, macaques et mangabey, en milieu sauvage ou en captivité. « J'ai déjà du mal à cerner ce qu'est la folie chez l'homme... », s'amuse pour sa part Alain Boissy, spécialiste du bien-être des animaux de ferme à l'Institut national de la recherche agronomique (Inra). Le plus souvent, une frustration trop forte ou une anxiété liée à une séparation incite l'animal à développer une stratégie d'adaptation pouvant être perçue comme une

S'ILS S'ARRACHENT LES POILS...

Ils ont un besoin irrésistible de s'arracher les poils. Ils les manipulent, les mâchonnent, voire les avalent. Cet étrange comportement, observé chez des souris, des lapins, des moutons, des chiens, des chats, des rats musqués, des cochons d'Inde et six espèces non humaines de primates, touche le plus souvent les femelles et toujours un animal confiné dans un environnement « artificiel ». Or, si chez l'homme une telle attitude s'associe à un trouble mental appelé la trichotillomanie, pour les macaques ou rongeurs les spécialistes préfèrent parler de troubles du comportement. « Il est difficile de dire si l'arrachage de poils est également révélateur d'un trouble mental chez les animaux », précise Viktor Reinhardt de l'Institut du bien-être animal à Washington. Mais il est raisonnable d'affirmer que les sujets atteints éprouvent les mêmes troubles psychiatriques que les humains, à savoir ennui et/ou anxiété et/ou dépression. » De la bête à l'humain, la subtilité sémantique ne tiendrait donc qu'à un poil.

pathologie », reconnaît-il. Le lion en cage qui se déplace le long d'une grille, l'ours qui tourne dans son enclos, le cheval qui balance la tête à la porte de son box, le veau de boucherie qui joue avec sa langue ne sont en réalité pas assez sollicités et tentent, par des attitudes jugées aberrantes, de s'autostimuler.

Sur un point, toutefois, Alain Boissy désavoue ses collègues : « Il est faux de dire que l'on ne peut pas avoir accès au mental de l'animal ! Ceux qui l'affirment devraient pousser le raisonnement jusqu'au bout et rejeter la pharmacopée ! » Car la prise d'anxiolytiques, d'antidépresseurs ou de lithium en doses homéopathiques, est monnaie courante dans les prescriptions vétérinaires. Avec justesse, Alain Boissy fait remarquer que, même en psychiatrie, le praticien ne mesure pas directement l'état mental d'un individu : tout passe par l'intermédiaire de la parole. « L'idée, c'est donc d'étudier le langage corporel de l'animal pour décrypter ses propres états mentaux », résume-t-il. Au premier abord, une génisse qui a faim et refuse de s'alimenter peut paraître psychologiquement malade, une fois que l'on a écarté une cause physiologique ; mais si l'on se place dans son univers sensoriel, on verra qu'elle réagit peut-être à une situation odorante aversive : elle est par exemple entourée d'urine laissée par un animal soumis à un fort stress, ce qu'un être humain ne peut percevoir.

La folie supposée d'un animal ne témoignerait-elle donc que de notre incapacité à comprendre ce qu'il ressent ? Tout au plus, les spécialistes acceptent-ils le

DR - PATRICE LATRONI/INSERM - BRUNO GIROS

Explorer [L'homme, seul animal doué de déraison ?]

fait qu'un animal puisse être « dépressif ». Il ne mange plus, ne se lave plus, ne joue plus, n'explore plus. Il n'assure plus la « maintenance » de son organisme, traduit-on en jargon médical. Mais de là à imaginer un animal autiste, bipolaire ou dyslexique...

DES MODÈLES «INDUITS» ET «SPONTANÉS»

Pourtant, ce drôle de bestiaire existe bel et bien ! Il peuple les laboratoires où, grâce à lui, on étudie ces troubles mentaux humains et teste de nouvelles thérapies. Quelle est, dès lors, la pertinence de ces « modèles animaux » ? Bruno Giros, responsable de l'équipe Physiopathologie des maladies psychiatriques à l'université Pierre-et-Marie-Curie (UPMC) à Paris, travaille sur des modèles de souris schizophrènes qu'il a conçues. Dans un sourire déconcertant, il avoue d'emblée : « Bien sûr que nous n'avons pas de souris réellement schizophrènes ! C'est un trouble de la pensée, du langage, que l'on ne peut pas reproduire chez un animal, dont la complexité du cerveau est bien moins importante ! » La pertinence de ses modèles n'en est pourtant pas remise en question. Par manipulation génétique, il obtient des souris ayant trop de dopamine dans le cerveau, une caractéristique observée chez les humains schizophrènes. A travers divers tests, il vérifie ensuite que les rongeurs révèlent des déficits cognitifs propres à la schizophrénie. Il y a notamment celui dit de changement de consigne : quand l'homme doit deviner que des cartes sont classées par couleur puis par forme, une souris doit, elle, reconnaître sa nourriture grâce à une odeur, puis à un matériau associé. Dans tous les cas, le schizophrène,

homme ou souris, tend à échouer... Le modèle de la souris se révèle donc valide et permet d'ores et déjà de tester de nouveaux médicaments.

En matière de modèles animaux, Françoise Dellu-Hagedorn, de l'Institut des neurosciences de Bordeaux, suit une approche radicalement différente, dite « dimensionnelle ». Selon elle, il existe un continuum entre la normalité et la pathologie : nous sommes tous, homme ou animal, plus ou moins sains et plus ou moins malades. L'hyperactivité, par exemple, se caractérise d'un individu à l'autre par un dosage différent d'inattention et d'impulsivité. Françoise Dellu-Hagedorn guette donc dans des populations de rats « normaux », c'est-à-dire non

transgéniques, ces comportements inadaptés, puis tente de définir le phénotype (les caractères observables chez un individu) à la base du trouble mental. Grâce à ces modèles « spontanés » – et non « induits » comme les souris schizophrènes de Bruno Giros –, elle espère déterminer ce qui fait qu'un individu est prédisposé à une pathologie mentale. « On est forcément dans le vrai, puisqu'il n'y a pas de manipulation génétique », assure la scientifique. Quelle que soit l'approche, catégorielle ou dimensionnelle, les modèles animaux ne sont certes pas près de reproduire des symptômes tels que l'hallucination et le dédoublement de personnalité. Mais, du fait justement de leur incomplétude, ils permettent aux

chercheurs de se concentrer sur les aspects essentiels d'une maladie, de simplifier la problématique pour mieux l'étudier.

A côté de ces sujets de laboratoire, le petit pinscher Thalie faisait finalement preuve d'une bien légère déviance. Mais il ne doit pas faire oublier certains de ses congénères qui, bien que rares, manifestent des comportements autrement plus inquiétants. Des bull-terriers passent leur temps à tourner sur eux-mêmes, en courant après leur queue ; des cavaliers king-charles gobent des mouches fantômes ; des dobermans se sucent le sang sur le flanc. « Avec la domestication du chien, nous avons sélectionné des races, mais aussi des maladies génétiques !, détaille Catherine Escriou, neurologue à l'École nationale vétérinaire de Lyon. Or, ces anomalies génétiques peuvent provoquer un dysfonctionnement cérébral qui s'exprime au niveau du comportement. Certaines races sont ainsi prédisposées à des troubles du comportement s'apparentant aux TOC [troubles obsessionnels compulsifs] chez l'homme. » Dans le cadre du projet européen Lupa, Catherine Escriou traque même le ou les gènes impliqués afin de voir si ces chiens pourraient devenir des modèles pour les psychopathologies humaines. Et, si elle se penche sur le chien, c'est uniquement parce que c'est l'animal de compagnie le plus médicalisé. Il n'est pas exclu, selon elle, que d'autres animaux soient concernés... Les troubles mentaux sont-ils donc vraiment l'apanage du genre humain ? ●

RAFAËLE BRILLAUD



▼ L'échouage des cétacés ne serait pas le résultat d'un suicide collectif, mais d'un dysfonctionnement de leur sonar près des côtes.

LES ANIMAUX SE SUICIDENT-ILS ?

Dans la toundra du Groenland, l'hécatombe se produit tous les quatre ans environ. Les populations de lemmings, des rongeurs proches des hamsters, explosent d'un facteur cent ou mille, puis s'effondrent brusquement. Le sol se couvre alors de petits cadavres... Pour expliquer cet impressionnant phénomène, une hypothèse populaire parle de « suicide collectif ». Un documentaire de 1958, *White Wilderness*, montre même les rongeurs

se jetant en masse du haut des falaises. Las ! Ce film des studios Disney était en réalité truqué. Et, en 2003, Olivier Gilg, chercheur libre à l'université de Bourgogne, élucide le mystère : seules les attaques des prédateurs du lemming, à savoir l'hermine, le renard arctique, l'harfang des neiges (un hibou) et le labbe à longue queue (un oiseau de mer), sont responsables de ces brusques disparitions. Néanmoins, le mythe des pulsions suicidaires du ron-

neur et, au-delà, de tous les animaux, persiste. Aucun cas n'a pourtant jamais été démontré ! Le scorpion qui, entouré d'un cercle de feu, met fin à son supplice en se piquant de son dard empoisonné ? « Il s'agit de réactions compulsives dues à la chaleur et à la déshydratation, induisant des mouvements désordonnés, dont des coups d'aiguillons répétés au hasard et atteignant parfois sa cuticule », souligne Eric Ythier, coauteur de *Scorpions du monde*

(Nap éditions, 2010). L'échouage en masse de cétacés sur les plages ? « Ce sont toujours des espèces vivant en haute mer, désorientées par leur sonar qui se révèle inadapté près des côtes », explique Michel André, directeur du Laboratoire d'applications bioacoustiques à l'université Polytechnique de Catalogne (Espagne). Le grillon des bois qui brusquement plonge dans une piscine et se noie ? Son comportement est manipulé par un

ver parasite, qui le dévore de l'intérieur, a démontré Frédéric Thomas de l'Institut de recherche pour le développement (IRD). Alors, certes, nombre d'animaux, tels des insectes sociaux, se sacrifient pour leur groupe. Mais peut-on encore parler de suicide ? Enfin, il y a ces chats et chiens inconsolables après la perte de leur maître. « Je n'ai jamais vu un animal se suicider, affirme la vétérinaire Isabelle Vieira. Certains ont des comportements autodestructeurs,

mais rien ne nous dit qu'ils ont "l'intention" de mourir ! » Et le journaliste Rowan Hooper de railler dans *New Scientist* : « Notre empressement à croire que nos animaux de compagnie pourraient se noyer dans le chagrin après notre mort en dit plus sur la vanité humaine que sur le comportement des animaux. »

> Les hécatombes de lemmings observées périodiquement, pour spectaculaires qu'elles soient, seraient, elles, le fait d'attaques de prédateurs.

